

Les mascarades de l'Escalade au 19e siècle

Autor(en): **Tagini, Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires**

Band (Jahr): **67 (1971)**

Heft 1/3: **Beiträge zur schweizerischen Volkskunde im 19. Jahrhundert : Festgabe der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde zu ihrem 75jährigen Bestehen = Traditions populaires suisses au 19e siècle : publication de la Société suisse des Traditions populaires à l'occasion de son 75e anniversaire**

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-116690>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les mascarades de l'Escalade au 19^e siècle

Par Jacques Tagini

1. Introduction

On sait que, dans la nuit du 11 au 12 décembre 1602 – selon le calendrier julien –, les troupes de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, tentèrent de s'emparer de Genève par escalade en utilisant notamment à cet effet trois échelles dressées contre les remparts¹. De 2 heures et demie à 5 heures environ, la cité fut le théâtre de rudes combats. À l'aube naissante du 12 décembre, les Genevois dénombèrent 16 des leurs tués et quelque 25 blessés dont 2 ne survécurent pas aux coups reçus². Dans l'après-midi de ce même jour, 13 prisonniers savoyards sont pendus. À ces chiffres s'ajoutent, du côté de l'assaillant, plus de 50 tués retrouvés dans les rues et sur les places de la ville, ainsi qu'un nombre égal ou supérieur de victimes abandonnées au pied de la muraille³. L'Escalade, comme on a dénommé ce fait d'armes, n'est cependant qu'un épisode, certes sanglant, des affrontements séculaires d'ordre à la fois économique et confessionnel qui opposèrent les comtes et ducs de Savoie à Genève et qui ne disparurent qu'au moment où la maison de Savoie orienta sa politique conquérante vers l'Italie⁴.

Aux yeux de l'ethnologue, l'Escalade apparaît comme un grand diptyque.

Sur l'un des volets se retrouvent les traits légendaires ou authentiques que relatent les récits de l'époque :

- d'une part, les présages qui frappent les troupes ducales marchant sur Genève, tel ce lièvre blanc qui sème le désordre en traversant les rangs, tels ces phénomènes atmosphériques, colonnes ou lances et chevrons de feu, flammes brillantes ;
- d'autre part, les talismans retrouvés sur les prisonniers savoyards, les fameux *billets* du Père Alexandre⁵.

Sur l'autre volet, l'observateur attentif remarque également deux zones distinctes l'une de l'autre :

¹ À propos de l'Escalade, voir l'ouvrage publié à l'occasion du 350^e anniversaire, «L'Escalade de Genève, 1602, Histoire et tradition», Genève 1952.

² Paul-F. Geisendorf, «L'Escalade» (cf. note 1) 191.

³ Paul-F. Geisendorf (cf. note 1) 188.

⁴ Paul-F. Geisendorf, «Introduction générale» (cf. note 1) 13 et ss.

⁵ Waldemar Deonna, «A l'Escalade de 1602: les *billets* du Père Alexandre», Archives suisses des traditions populaires 41 (1944) 74 et ss, 113 et ss, et Edmond Ganter, «Le Père Alexandre a-t-il distribué des billets magiques aux assaillants de Genève», Escalade de Genève, 3^e série, n^o 9 (1956) 135 et ss.

- d'une part, des scènes de caractère religieux, grave, historique, qu'évoquent le culte, le cortège et les banquets commémoratifs;
- d'autre part, des scènes de caractère bouffon et carnavalesque, réunissant la mascarade, les bals masqués et la fête foraine.

C'est sur ce second détail du dernier volet que portera notre attention, en recherchant singulièrement ce qui a trait au siècle dernier, plus précisément à l'époque qui s'étend de 1798, date de l'annexion de Genève à la France, à 1902, année du 3^e centenaire de l'Escalade.

2. La mascarade

A en croire un chroniqueur du siècle passé, des enfants déguisés en Savoyards surgissaient déjà au milieu du festin qu'organisaient à tour de rôle, depuis 1603, les blessés de l'Escalade pour célébrer l'anniversaire de la nuit mémorable⁶. Malheureusement, cet informateur ne cite pas ses sources.

De fait, comme souvent en notre domaine, c'est par une protestation du Consistoire au Petit Conseil que la mascarade est attestée pour la première fois, à la date du 17 décembre 1670⁷. D'autres mentions s'échelonnent dès la première année du 18^e siècle et tout au long de celui-ci. En 1770, un homme auquel les autorités religieuses reprochent sa conduite allègue, pour sa défense, «qu'il croit que c'est l'usage que les soirs d'Escalade et du jour de l'an, on y passe [au café] toute la nuit»⁸. Au reste, dans une chanson vraisemblablement du début du 18^e siècle qui fait dialoguer un Genevois et un Savoyard, ce dernier ne proclame-t-il pas :

*Vos atro Genevaisans
To lous ans
Vo santa la resapaye,
Vo vos prepara trai mais
Saque fais
Pei fare voutra soulaye*⁹.

⁶ Tribune de Genève du 11 décembre 1891.

⁷ Cité par Jean-Pierre Ferrier, «Histoire de la fête de l'Escalade» (cf. note 1) 497.

⁸ Jean-Pierre Ferrier (comme note 7) 505.

⁹ Jules Thil, «Chansons de l'Escalade», Bulletin de la Société bibliophile historique, seconde année 1836-1837 (3^e trimestre), 9. – Traduction :

Vous autres Genevois
Tous les ans
Vous chantez la *réchappée*;
Vous vous préparez trois mois
Chaque fois
Pour faire votre soulée.

Je remercie ici le Glossaire des patois de la Suisse romande qui m'a indiqué le sens de *resapaye*: fait d'échapper à un danger.

Dès 1798, en raison de l'annexion de Genève à la France, la fête de l'Escalade n'est plus commémorée officiellement. Il n'empêche que les enfants se déguisent encore le soir et s'en vont frapper joyeusement à toutes les portes amies¹⁰.

A la Restauration, si l'indépendance est recouvrée, la célébration officielle de l'anniversaire de l'Escalade n'est pas pour autant rétablie. Le 13 décembre 1815, le Conseil Représentatif et Souverain préfère décréter le Jour de la Restauration, le 31 décembre, «jour de fête publique célébrée par un service religieux»¹¹ et unir ainsi dans un même sentiment patriotique les populations de l'ancien et du nouveau territoire. Néanmoins, l'Escalade survit en tant que manifestation populaire et l'on se déguise.

En 1814, l'on célèbre l'Escalade tout autant et de la même manière qu'autrefois; il y a beaucoup de déguisés dans les rues. En 1816, il n'y en a que quelques-uns: les affaires sont mauvaises. En 1820, l'on revoit beaucoup de déguisés, mais ce sont presque tous des enfants et l'on n'entend plus chanter aucune chanson de circonstance¹².

Quels étaient alors les déguisements portés par les enfants? Il faut attendre que Charles Roumieux évoque ses souvenirs de jeunesse, de 1830 à 1845, pour avoir quelques indications précises:

Les enfants seuls se déguisaient au moyen d'une chemise et d'un bonnet de coton blanc, pour représenter les citoyens sortant de leurs lits, afin de repousser les envahisseurs; d'autres se travestissaient en femme, avec des robes de leurs sœurs ou de leurs voisines, des demoiselles vêtues en gamins; tout ce petit peuple courait les rues, allant chanter dans les cafés et chez les pâtisseries, récoltant ainsi un ou deux florins qu'ils se partageaient¹³.

Et de fait, plusieurs images de la fête de l'Escalade du 19^e siècle représentent ces déguisés portant chemise blanche et bonnet de nuit à mèche tombant sur la nuque.

En 1852, année du 250^e anniversaire, le Journal de Genève se contente de signaler, dans la rubrique des faits divers, que

l'antique fête de l'Escalade a été célébrée samedi et dimanche [les 11 et 12 décembre] avec le plus grand entrain dans une foule de familles et dans plusieurs sociétés¹⁴.

¹⁰ A. P. J. Pictet de Sergy, «Genève ressuscitée», Genève 1869, 56.

¹¹ Recueil authentique des lois et actes du gouvernement de la République et Canton de Genève, tome I, 383.

¹² Marc-Jules Suès, «Journal de – pendant la Restauration genevoise 1813–1821», Genève 1913, tome I, 74, 194 et 288.

¹³ Charles Roumieux, «Souvenirs humoristiques et mœurs populaires genevoises de 1830 à 1845», Genève 1899, 153.

¹⁴ Journal de Genève du 14 décembre 1852.

En 1857, l'on publie que,

depuis bien des années, l'on n'avait pas remarqué autant de déguisés de tous âges et de tous les sexes, mais aussi depuis bien longtemps l'on n'avait pas vu autant de batteries en une même journée¹⁵.

Vers 1865, chaque année, une longue bande de déguisés parcourt les Rues-Basses, précédée d'une fanfare¹⁶. L'anniversaire de l'Escalade sert de prétexte à un tapage nocturne sur les inconvénients duquel, en 1868, on prie le Journal de Genève d'attirer l'attention de la police:

Nous comprenons bien – disent ces gens – que les rues soient pendant quelques jours, un peu et même beaucoup plus bruyantes que d'habitude. Mais nous voudrions que le droit de dormir fût un peu plus respecté qu'il ne l'est aujourd'hui et que le tapage ne se prolongeât pas, aux dépens des gens tranquilles, jusqu'à une ou deux heures du matin; surtout nous aimerions que cette gaité populaire n'eût pas, comme elle l'a quelquefois, les apparences extérieures d'un charivari¹⁷.

Au surplus, parmi ces bandes joyeuses s'infiltrèrent parfois des individus de moralité douteuse qui, sous le couvert de leurs masques, profitent des circonstances pour commettre des actes répréhensibles. Et le journal de citer telle marchande d'épicerie du Bourg-de-Four qui a vu

disparaître toute une corbeille d'oranges à la suite d'une de ces invasions grotesques auxquelles chacun s'empresse de faire meilleur accueil¹⁸.

En 1875, un quotidien publie la relation suivante:

Les jeunes citoyens de notre ville ont fêté l'Escalade dans la soirée d'hier par les mascarades traditionnelles accompagnées également, suivant l'usage, d'un agréable charivari de fifres, mirlitons, tambours, harmonicas et trompettes.

Grâce à une nuit d'hiver un peu froide, mais égayée par le clair de lune, ces promenades patriotiques ont pu se prolonger assez tard, rappelant ainsi aux citoyens que leurs ancêtres avaient, 273 ans auparavant, passé eux aussi une nuit blanche pour leur conserver le droit d'être Genevois¹⁹.

Le 6 avril 1877, le Conseil d'Etat adopte le règlement de police sur les bals et les spectacles dont l'une des dispositions défend de paraître dans les rues et autres voies publiques, masqué ou travesti, sauf les jours où le Département de justice et police en donnera l'autorisation. Et justement, chaque année, cette autorité se fondant sur cet article permet la mascarade de l'Escalade durant un ou plusieurs jours. A l'endroit des mauvais coucheurs, ce règlement prévoit que

¹⁵ Cité par Albert-E. Roussy, «La commémoration de l'Escalade», Revue civique mensuelle Pro Helvetia, janvier 1932, n° 11.

¹⁶ A.-E. Roussy, comme note 15.

¹⁷ Journal de Genève du 10 décembre 1868.

¹⁸ Comme note 17.

¹⁹ Cité par A.-E. Roussy (comme note 15).

Tout individu masqué ou travesti qui se livrera à des voies de fait, à des injures ou menaces contre les personnes, ou qui les poursuivra malicieusement, pourra être arrêté et conduit immédiatement à l'Autorité ou à un poste de police. La peine des arrêts de police lui sera toujours appliquée, avec ou sans amende, sans préjudice des peines plus graves, en cas de délit, et des dommages-intérêts, s'il y a lieu²⁰.

En 1880, on ne voit que peu de masques dans les rues, mais des nez, des costumes bizarres et pas mal d'ombrelles dont on se demande en vain ce qu'elles peuvent rappeler. Et comme toujours, l'on pousse des cris, l'on joue d'instruments discordants. Dans les Rues-Basses, la foule n'est pas très dense puisque la marche des tramways n'est pas interrompue mais simplement ralentie²¹.

La Tribune de Genève rapporte en ces termes la mascarade de 1884:

En dépit de quelques esprits chagrins, il nous reste encore quelque chose de notre antique Escalade. On l'a bien vu hier à l'animation de nos rues. Ce n'est pas dire que les masques, les *déguisés*, aient été nombreux et remarquables, non, car la plupart étaient tout simplement grotesques. Chaque année, on voit apparaître un plus grand nombre de ces grossières représentations du sexe faible; c'est un déguisement qui ne revient pas cher, mais il est d'un goût fort douteux. Le reste était à l'avenant. Il y avait bien de temps en temps quelques masques passables; nous signalerons particulièrement dans cette dernière catégorie les gens du monde, ainsi qu'une vingtaine de jeunes gens qui portaient le costume grec avec assez de *chic*. Depuis huit heures du soir jusqu'aux environs de minuit, la foule n'a cessé de circuler dans les Rues-Basses. La foule bigarrée représentait toutes les classes de la population²².

En 1886, c'est la cohue dans les rues. Malgré la pluie, on se bouscule de Longemalle à la rue Centrale; la multitude ne cesse de circuler dans les Rues-Basses jusqu'à une heure assez avancée. Toutefois, les masques sont peu nombreux. Les déguisés, bien rares, sont de surcroît de plus en plus burlesques, hormis les enfants qui, entre six et sept heures du soir, font admirer de beaux costumes de fantaisie, aux paillettes d'or éclatantes:

Les petits pages au visage mutin; les Suisses minuscules, plus fiers de la croix blanche qui leur couvrait la poitrine que de leur hallebarde aux reflets d'acier; les princesses en satin, pour lesquelles on n'avait négligé ni les riches étoffes ni les bijoux brillants: voilà le petit monde du côté des riches.

Les marmitons grotesquement grimés; les petits ramoneurs; les petits vieux – y en avait-il de ces petits vieux! – voilà l'enfance déguisée à bon marché du côté des pauvres!

Et sous l'humble chemise blanche et le bonnet de coton, tout autant de joie, tout autant de plaisir que sous le casque de bronze et la jupe de velours!²³

²⁰ Recueil des lois (comme note 11), tome 63, 234.

²¹ Journal de Genève du 12 décembre 1880.

²² La Tribune de Genève du 13 décembre 1884.

²³ Le Genevois du 12 décembre 1886.

L'an d'après, 1887, l'Escalade réunit un grand nombre de masques «sortant de la moyenne ordinaire, d'un goût certainement supérieur à ce qui s'était vu jusqu'ici»²⁴. De bonne heure, les gens se groupent en masse dans les Rues-Basses.

De temps en temps, un orchestre aux intonations fausses parcourait la ville, amassant derrière lui la foule des petits masques – ramoneurs, petits vieux, petites vieilles – tout heureux de trouver quelque chose «à suivre». C'était encore une longue file indienne trouvant le moyen de se frayer un passage à travers une foule compacte²⁵.

Le sifflet strident des locomotives à vapeur des tramways, tout au long des Rues-Basses, ajoutait au tintamarre.

Quelques années plus tard, en 1893, la Tribune de Genève signale que les masques ont été extrêmement nombreux et au-dessus de la moyenne :

Il n'y avait pas, comme autrefois, un *déguisé* pour cent promeneurs ; les rues étaient animées et il y avait quelque chose à voir²⁶.

De la place Neuve à Rive, en passant par les Rues-Basses, tout Genève et ses environs s'étaient donné rendez-vous.

Les femmes se sont beaucoup costumées et c'est par vingtaines qu'on compte les Merveilleuses, les arlequines, les pierrettes, les colombines, les laitières, les bergères. Les travestis sont nombreux aussi ; l'on voit passablement de dames en soldats français, en paysans, en marquis, en Louis XV ou XVI. Les coiffeurs vendent tout leur stock de perruques «des vieilles et des jeunes» ; la plus importante maison de Genève en vend 739 en quatre jours²⁷.

Le loup souvent s'introduit dans la bergerie ! Aussi un chroniqueur dévoile-t-il que

des jeunes gens, habillés en bergères, se sont glissés en traîtres dans les groupes de jeunes filles, et aussitôt de petits cris effarouchés, suivis des échos de baisers sourds, indiquaient le début des hostilités. On a pris, ou plutôt volé des baisers par centaines en cette nuit, où l'on tolère beaucoup dans nos rues²⁸.

Certains groupes ont circulé dans des voitures découvertes et l'on a derechef remarqué une fanfare. Une série de paysans, parlant haut le patois, a éveillé la curiosité des enfants.

Fait à noter, c'est qu'en 1893, pour la première fois, apparaissent des *confettis*, «petites rondelles de papier dont on se bombarde»²⁹.

²⁴ Le Genevois du 14 décembre 1887.

²⁵ Comme note 24.

²⁶ La Tribune de Genève du 13 décembre 1893.

²⁷ La Tribune de Genève du 12 décembre 1893.

²⁸ Comme note 26.

²⁹ Comme note 27.

Les marchands en débitent de pleines caisses à raison de 10 centimes le verre. Si les enfants en bourrent leurs poches pour attaquer les «grands déguisés», les adultes en font provisions plus importantes encore au grand dam des femmes.

Quelques-unes en étaient comme saupoudrées; les petits papiers étaient allés se nicher dans les frisons, ou parsemaient chapeaux et capotes. Et ce n'était pas disgracieux³⁰.

Autre innovation signalée, ce sont les *serpentins*, «longues banderoles de papier que l'on se jette à la tête; c'est beaucoup plus gracieux que les *confettis*»³¹. Les *confettis* seront interdits par le Conseil d'Etat en 1898, en même temps que les «plumes de paon et autres objets»³².

En 1896, l'année de l'Exposition nationale³³, l'affluence est telle à l'Escalade, dans les Rues-Basses et dans la Corraterie, qu'à certains moments la circulation y est presque impossible. Les déguisés sont assez nombreux parmi lesquels pierrettes et pierrots dominant. Dans l'ensemble, l'on se plaît à reconnaître que les costumes sont assez élégants quoique «l'on ne remarque rien de bien spécial»³⁴.

En 1898, 80 citoyens genevois adressent la lettre suivante au chef du Département de justice et police:

Les soussignés prennent la respectueuse liberté d'attirer votre attention sur le caractère regrettable que tend à revêtir, depuis quelques années, la célébration de notre fête nationale de l'Escalade.

Ils ne peuvent prendre leur parti, et beaucoup de leurs concitoyens avec eux, de voir les faits glorieux de l'histoire de leur cité servir de prétexte à des manifestations qui banissent le bon ton et exercent, d'année en année, une plus fâcheuse influence sur la moralité publique.

La joyeuse manifestation de la reconnaissance populaire à l'adresse de *Cé qu'è l'aino*, le libérateur de Genève, ne doit pas être le signal de l'abandon des convenances et des bonnes mœurs.

Désireux de porter remède à un état de choses qui inquiète leur patriotisme, ils tournent leurs yeux vers vous, Monsieur le Conseiller, persuadés que si vous voulez bien prendre les mesures de police que vous dictera votre souci du bon renom de Genève, votre haute intervention ne serait point sans avoir de bons résultats³⁵.

Le Conseiller d'Etat chargé du Département de justice et police, alors Alfred Didier, répond aux pétitionnaires en s'engageant à faire respecter l'ordre et la décence, mais il souligne qu'à son avis le sentiment national

³⁰ Comme note 26.

³¹ Comme note 27.

³² La Tribune de Genève du 14 décembre 1898.

³³ L'Exposition nationale fut close le 18 octobre 1896.

³⁴ Le Genevois du 14 décembre 1896.

³⁵ La Tribune de Genève des 11 et 12 décembre 1898

ne saurait trouver sa satisfaction dans les déguisements et les travestissements d'un goût plus ou moins douteux qui sont devenus depuis quelques années et pour le gros public la caractéristique de notre vieille fête de l'Escalade³⁶.

Auparavant, la Tribune de Genève avait publié un appel invitant les citoyens à commémorer le souvenir de l'Escalade sérieusement, dignement, religieusement, autrement que par des mascarades et des réjouissances de carnaval³⁷.

En dépit de cette solennelle invitation, l'Escalade est animée plus que jamais dans les rues de la ville. Les Rues-Basses ne sont plus le centre exclusif de la fête.

Cela tient un peu à la circulation des tramways, et aussi à l'augmentation de la population. Ainsi la rue du Rhône a été largement favorisée par les *déguisés*; la Corratierie, la place Neuve étaient encombrées jusqu'à une heure fort avancée; sur la rive droite, les quais, la rue du Mont-Blanc étaient aussi très fréquentés³⁸.

En cette année 1898, on signale que quelques landaus sont occupés par de gracieux groupes d'arlequines et de colombines, alors que des groupes de paysans, les représentants de la grosse farce, sont juchés sur des chars à bancs ou sur des tombereaux. Les groupes à pied sont très nombreux aussi³⁹.

Les rues résonnent des flonflons des musiques de cuivres. Sur les transparents, on peut lire: «Fanfare des Beaufiés, directeur Beau-blaireau», «Fanfare de Trifouilli-les-Chaussettes», «La Foudroyante de Noye-tes-Puces»⁴⁰.

Avant que les adultes déguisés envahissent la place, on avait eu des regards attendris sur les enfants.

Ils atténuent un peu, en se montrant dans leurs petits costumes soignés par une maman qui veut des enfants joyeux, ils atténuent certaines choses vulgaires, mal venues, sans être grossières.

Et leur plaisir sincère, naïf et sans arrière-pensée, fait aussi le plaisir de ceux qui les mènent par la main et de ceux qui les voient passer⁴¹.

Pour leur part, les commerçants songeaient aux affaires. Ils engageaient les amateurs à se procurer des «perruques frisées, plus légères, plus gracieuses et coiffant beaucoup mieux que celles en étoupe». Et la réclame d'ajouter: «Les bébés sont charmants sous ces petites

³⁶ En raison de travaux actuellement en cours, les Archives cantonales n'ont pas été en mesure de me communiquer le document. Je cite donc d'après J.-P. Ferrier (comme note 7) 527.

³⁷ La Tribune de Genève du 9 décembre 1898.

³⁸ Comme note 35.

³⁹ Comme note 35.

⁴⁰ Comme note 35. «Noye-tes-Puces» est un lieu-dit populaire sur les bords de l'Arve, à Carouge.

⁴¹ Comme note 35.

perruques frisées». Un spécialiste affirme qu'il dispose d'un choix de 5000 pièces de toutes formes et couleurs⁴².

Et c'est ainsi qu'au cours des dernières années du siècle passé et de celles du début du nôtre, le Genevois continue à commémorer l'Escalade.

Dès la première heure de la nuit, des bandes bruyantes de masques descendent dans la rue. Ce sont d'abord les enfants costumés à la diable, sans prétentions à l'originalité [...]

À partir de 8 heures, les grands s'en mêlent. La foule envahit les principales artères, car il est de tradition de sortir en famille, ces soirs-là⁴³.

Il se trouve tant de monde dans les rues que, par exemple, en 1902, les masques qui ont loué des chars mettent une heure pour faire un trajet qui s'accomplit d'ordinaire en quelques minutes⁴⁴.

3. Les bals masqués et les concours de costumes

Très tôt, semble-t-il, la commémoration de l'Escalade a été prétexte à l'organisation de bals, masqués ou non. En 1632 déjà, deux femmes comparaissent en Consistoire accusées qu'elles sont d'avoir dansé en cette occasion⁴⁵. En 1715, un maître à danser est poursuivi parce que, la veille de l'Escalade, il a donné chez lui un bal où l'on a dansé toute la nuit et même jusqu'à huit heures du matin⁴⁶. On constate que les registres du Consistoire n'indiquent pas qu'il se soit agi de bals masqués. Ils l'auraient précisé sans doute si tel avait été le cas. C'est à fin 1717 qu'on appelle en Consistoire une douzaine d'hommes et de femmes qui, à l'occasion d'une grande veillée avec violon donnée très probablement à l'occasion de l'Escalade, «furent en masques», l'un d'entre eux «en habit de paysan de Lucerne et sa fille en amazone»⁴⁷.

Au début du 19^e siècle, à Genève, la danse demeure encore un divertissement contre lequel il est bon de s'opposer. Si l'on en veut connaître les raisons, il n'est que de lire les considérants de l'ordonnance somptuaire sur les bals, du 17 janvier 1816:

⁴² Comme note 37.

⁴³ J. Copponex, «Genève l'hiver», Journal officiel illustré de l'Exposition nationale suisse, n° 12, 15 mars 1896, 143.

⁴⁴ La Tribune de Genève des 14 et 15 décembre 1902.

⁴⁵ Cité par J.-P. Ferrier (comme note 7) 495.

⁴⁶ Cité par Charles Du Bois-Melly, «Les mœurs genevoises de 1700 à 1760», Genève 1882, 138.

⁴⁷ Cité par Ch. Du Bois-Melly (comme note 46) 147.

Messeigneurs voient avec une peine extrême les heures tardives des rassemblements de société; et plus particulièrement celles qui sont destinées au plaisir de la danse, qui ont de grands et nombreux inconvénients, surtout pour les jeunes gens dont l'éducation n'est pas encore achevée.

Mesdits Seigneurs, prenant en sérieuse considération les demandes instantes et réitérées qui lui ont été faites sur ce dernier objet; convaincus qu'il est du bien public de ramener, autant qu'il est possible, dans Genève rendue à la liberté, des mœurs et des habitudes plus assorties au régime républicain, ont arrêté, conformément aux ordonnances qui étaient en vigueur avant la perte de notre indépendance:

[...] les bals devront finir à minuit pour le plus tard⁴⁸.

Des dispenses peuvent être accordées pour les fêtes publiques et pour les noces. Ces dispositions de 1816 seront confirmées par le règlement général de police du 31 mars 1837⁴⁹ et par le règlement de police sur les bals et spectacles du 6 avril 1877⁵⁰. Ce dernier texte vise entre autres les bals masqués publics, lesquels

ne pourront avoir lieu qu'avec l'autorisation et sous la surveillance du Département de justice et police, qui prescrira les conditions dans lesquelles ces bals devront avoir lieu⁵¹.

Si l'autorité légifère, c'est qu'elle a des raisons pour le faire. Il est donc permis d'inférer ou que le nombre des bals masqués tend à augmenter, ou que ceux-ci provoquent des désordres contre lesquels il faut sévir, ces deux mobiles pouvant au demeurant se cumuler.

Ainsi donc, vers le dernier quart du 19^e siècle, les bals et concours de costumes se multiplient. D'aucuns vont même jusqu'à soutenir qu'ils remplacent peu à peu la fête populaire de la rue. De fait, c'est à partir de minuit qu'on constate que les artères tendent à se dépeupler au profit des salles de bals masqués⁵².

En 1884, sur l'initiative de son officier, l'Union instrumentale genevoise organise, au Cirque de Plainpalais, son premier concours de costumes⁵³. Une semaine avant la date fixée, l'on signale que les inscriptions affluent. On parle déjà de plusieurs groupes de cavaliers, de quadrilles, de gymnastes, etc. On fait également appel aux généreux donateurs afin de «pourvoir aux récompenses promises aux déguisements les plus réussis»⁵⁴.

⁴⁸ Recueil des lois (comme note 11) tome 2, 5 et 6.

⁴⁹ Recueil des lois (comme note 11) tome 23, 136.

⁵⁰ Recueil des lois (comme note 11) tome 63, 233.

⁵¹ Comme note 50, 234.

⁵² Comme note 27.

⁵³ Paul-M. Gaillepand, «80^e anniversaire de l'Union instrumentale genevoise – Musique municipale de la ville de Genève, 1863–1943», Genève 1943, 21.

⁵⁴ La Tribune de Genève du 5 décembre 1884.

Plus de 20 groupes et autant de personnages isolés se présentent devant le jury⁵⁵. C'est un succès considérable tel qu'au lendemain, le public ne demande qu'une chose: que les organisateurs renouvellent d'année en année. Un journal espère que

ces concours feront peut-être disparaître les ridicules *déguisements* que nous voyons apparaître chaque année plus nombreux dans les Rues-Basses, dans les soirées du 11 et du 12 décembre⁵⁶.

Le vœu du public fut exaucé: le concours fut répété en 1885 et les années suivantes, remportant un succès croissant. A plusieurs reprises, ils furent l'occasion de créer des bouffonneries⁵⁷. En revanche, le souhait du chroniqueur ne se réalisa point.

En 1886, dans les Rues-Basses, un cortège se forme inopinément, des déguisés emboîtent le pas à une fanfare «dont les exécutants» portent un transparent annonçant un bal masqué⁵⁸. Au Cirque, le concours de l'Union instrumentale fait salle comble. Les organisateurs innovent en mettant sur pied un cortège qui, lors de la seconde soirée, à 8 heures, défile au milieu d'une foule énorme. Et cependant, l'on est quelque peu déçu parce que les groupes sont clairsemés et que le grotesque prend trop la place du «bien»⁵⁹.

Si l'on veut avoir une idée de ce que représentaient ces groupes, il suffit de consulter la liste des prix décernés par le jury:

Genre équestre: 1. Mousquetaires de la reine; 2. Voltige à cheval; 3. Charles IX.

Genre fantaisie: 1. Harmonie des métiers; 2. Première apparition du bicycle dans un village; 3. Veneurs écossais; 4. Pyramides humoristiques; 5. Arbalétriers des petits cantons; 6. Ballet des pêcheurs vénitiens; 7. Danse basque; 8. Scène d'auberge au XVI^e siècle; 9. Les Enfants de Genève; 10. Ramoneurs à cheval; 11. Les Ocariciens; 12. Deux tempérants; 13. Gommeux⁶⁰.

L'année suivante – 1887 –, les journaux font mention de plusieurs bals dont ceux du Kursaal, de la Brasserie du Stand, des Pâquis, etc.⁶¹.

Le concours de masques de l'Union instrumentale constitue l'attraction principale:

L'immense cirque était plein d'une foule qui ne demandait qu'à s'amuser. L'éclairage ne pouvait être plus complet. A côté de l'installation ordinaire du gaz, il y avait la lumière électrique, puis des lampes à huile, des lanternes munies de bougies pour parer à tout⁶².

⁵⁵ Comme note 53, 22.

⁵⁶ Comme note 22.

⁵⁷ Comme note 53, 22.

⁵⁸ Comme note 23.

⁵⁹ Comme note 23.

⁶⁰ Comme note 23.

⁶¹ Comme note 24.

⁶² Le Genevois du 11 décembre 1887.

Quant au concours proprement dit, il réunit comme d'habitude des groupes de caractères fort divers dont certains sont «accueillis par de bruyants applaudissements»⁶³.

L'on imaginera ce que pouvait être ce concours en lisant le compte rendu des plus importantes productions⁶⁴:

[Tout] d'abord la voltige à cheval, puis la batoude comique, un méli-mélo d'une vingtaine de clowns habillés aux couleurs genevoises; exercices un peu grotesques mais fort amusants.

Vient ensuite la présentation d'un boléro espagnol qui remporte un franc succès:

Les six cavaliers, costumés avec un goût exquis à la pimpante mode espagnole, ont conduit leurs montures avec une grâce parfaite. Rappelés, les jeunes cavaliers ont fait encore une fois le tour de la piste, jetant des bouquets de violettes de Nice qu'on s'arrachait.

Pour les spectateurs genevois, le meilleur moment de la soirée fut néanmoins celui qui était intitulé «Tableaux vivants»:

[Ils] ont été exécutés avec un art parfait; on sentait le gymnaste genevois, habitué à compter chacun de ses mouvements. [...] Les tableaux représentant des sujets de l'histoire suisse ont été redemandés et encore redemandés.

Il faut abrégier la très longue relation de ce concours en ne citant que les rondes enfantines illustrées par des personnages isolés faisant le tour de la piste, les pyramides humoristiques faites et défaits avec une très grande rapidité, la revue d'actualité mettant en scène les effets d'une ordonnance municipale sur l'enlèvement des ordures.

Succès de rire encore, pour le retour du concours de Crachegnu, scène de village parfaitement rendue, avec un petit cochon, des canards et un âne pour la partie réaliste. Quant aux figures des paysans, elles étaient suffisamment laides.

[...]

[Du côté des] personnages isolés, nous ne voyons guère à mentionner qu'un très gracieux costume Alphonse II et les frères Sanspeur, de très forts équilibristes.

Le concours proprement populaire ne présente rien de bien original qui vaille une mention, si ce n'est pourtant

un Chalande végétarien, aux vêtements de salades, au chapeau de melon, au panache de *chou*; c'était très réussi.

Après le concours, les masques se sont répandus dans les Rues-Basses «presque impraticables entre 9 et 10 heures».

Il y a longtemps qu'une foule semblable n'avait circulé dans les rues. Les divers bals ont aussi été très fréquentés.

⁶³ Comme note 62.

⁶⁴ Le Genevois du 13 décembre 1887.

En 1896, l'Union instrumentale en est à son 13^e concours; celui-ci fait une fois de plus salle comble, deux soirs de suite. Voici en quels termes un journaliste du moment rend compte de ce spectacle, car l'on est véritablement plus près de cela que d'un concours de déguisés :

Dans la partie musicale, on a surtout remarqué la belle *Marche des Vieux-Grenadiers*, de M. van Perck. Les groupes étaient très intéressants; comme toujours la gymnastique tenait une large place, soit par des travaux individuels ou par des ballets exécutés par des sections. A signaler surtout les *Enfants de Guillaume Tell*, ballet par 35 exécutants, la *Danse des nègres* et le *Ballet espagnol*. La partie artistique comptait deux conceptions vraiment bien comprises. La première était la reproduction du renommé tableau de Hodler, *Ames déçues*. Un véritable tableau vivant, celui-là, formé par cinq personnages vêtus d'une longue robe noire et le visage bien grîmé, exprimant la souffrance et le désespoir. [...]

Le groupe intitulé *Patrie* est une conception artistique au premier chef [...]. Il s'agit d'un monument dont les personnages supposés sont en terre cuite. Ce monument représente «Genève en 1602» et «Genève en 1896». Sur un socle de granit blanc, se dresse une femme représentant la Genève assiégée et sur chaque face un personnage représentant l'ennemi, le défenseur, le blessé et le triomphe. Dans le second groupe, la Genève n'est plus une femme affligée, mais au contraire une femme à l'expression joyeuse, tenant à la main une palme de feuilles de lauriers, dans une pose indiquant la prospérité. C'est la Genève actuelle protégeant les arts, l'instruction, l'industrie et l'agriculture, représentés par des statues placées de chaque côté à la base du monument. Les poses sont bien prises et effectuées avec un grand naturel. L'effet a été considérable. [...]

D'autre part, les bals masqués attirent partout les amateurs, que ce soit dans les brasseries ou ailleurs. Au Kursaal, les trois soirées ont réussi brillamment :

Le concours de masques avait attiré dans cet établissement de nombreux et joyeux couples dont un certain nombre richement costumés; dans la salle, élégamment décorée, une foule bigarrée évoluait aux accords entraînants de l'excellent orchestre [...] et formait un tableau vraiment attrayant. Samedi, la participation était si forte que les danses devenaient parfois assez compliquées, ce qui ne les a pas empêchées de se prolonger assez tard ou plutôt de très bonne heure⁶⁵.

En 1898, les bals parés et masqués sont nombreux. Il y en a de nouveau trois au Kursaal qui sont les plus remarquables du point de vue de la richesse des costumes, peut-être à cause des 500 fr. mis à la disposition du jury pour récompenser «les travestissements considérés comme plus particulièrement réussis»⁶⁶. Il y a aussi des bals au Casino de l'Espérance à la rue de Carouge, resplendissant dans sa nouvelle toilette, chez Bohrer à la Terrassière, chez Bonfantini à Plainpalais, chez Sandoz au chemin du Mail, à Tivoli, etc.⁶⁷

Il y a davantage de bals masqués encore, au début du 20^e siècle, où toutes les grandes brasseries en organisent un.

⁶⁵ La Tribune de Genève du 10 décembre 1898, et comme note 35.

⁶⁶ Comme note 35.

⁶⁷ Comme note 44.

Comme souvent, certains commettent des excès. Aussi la population réproouve-t-elle l'inconduite de ces «individus louches» auxquels des établissements publics ouvrent leurs portes «pour des bals masqués», de ces «êtres pris de vin, aux vêtements souillés» qui, dans la journée du lendemain, «traînent leur triste personne dans les rues de la ville»⁶⁸. Ceux-là pourtant maintenaient la vieille tradition. Que l'on n'oublie point, en effet, ni le reproche du Savoyard adressé au Genevois dans la chanson patoise du début du 18^e siècle, ni les interventions du Consistoire, au 17^e siècle, à l'égard de ceux qui sacrifiaient à la dive bouteille pour célébrer l'Escalade⁶⁹. Il n'en demeure pas moins que, pour la majorité – et plus spécialement pour les jeunes gens –, les bals masqués restent de lumineux souvenirs. A l'Escalade, la surveillance qu'exerce d'ordinaire

l'œil placide des mamans patientes, dans une atmosphère de serre chaude où règne une gaieté un peu échevelée, mais toujours décente⁷⁰,

cette surveillance est un peu relâchée. Innombrables sont les idylles qui ont débuté dans un bal masqué du Kursaal, du Casino ou d'ailleurs, et qui se sont achevées par un mariage heureux!

Et comment ici ne pas céder au plaisir de citer cette évocation poétique de Jules Monod:

[...] Aux jours brûlants de l'adolescence, c'étaient les bals masqués, les bals enjôleurs, et l'on restait extasié devant le fouillis des masques se coudoyant, troublé par le frou-frou de la soie, le frôlement du satin et la caresse du velours, ébloui par les lueurs fugitives des ors et des passementeries, le reflet d'une cuirasse polie où la lumière des lustres allumait des éclairs. Et l'on se laissait entraîner par la foule multicolore des masques enlacés, où tous les contrastes et tous les anachronismes se réalisaient, mousquetaires hautains et bébés en petit jupon court, moines ascétiques et Saphos libertines, pierrots enfarinés et Jeanes d'Arc de l'Armée du Salut, arlequins et paysannes, clowns et bergères Watteau, seigneurs empanachés et débardeurs en goguette. Et de tous côtés, la lumière et le bruit, le désordre et la fantaisie, la folie secouant ses grelots sur la foule onduleuse, le flirt enhardi, les moustaches brunes coulant de doux compliments aux nuques blondes, l'oubli de toute convention et de toute pose, la jeunesse libre, enivrée, bondissant hors du joug de la société⁷¹.

4. Les déguisements

Si l'on recherche les raisons qui ont poussé les Genevois à se déguiser à l'occasion de l'Escalade, les réponses qu'on enregistre des

⁶⁸ Ces diverses citations sont tirées du livre de Charles-L. Perrin, «Les vieux quartiers de Genève. Descriptions et souvenirs», Genève 1904, 117.

⁶⁹ Voir ci-dessus page 131.

⁷⁰ Comme note 43, 131.

⁷¹ Jules Monod, «La nuit du 11 décembre 1602; récit historique et anecdotique de l'Escalade, illustré de vieilles gravures, avec des poésies inédites de Louis Reichstetter», Genève 1902, 5 et 6.

informateurs mettent le plus souvent en évidence le désir de moquer les Savoyards. Cette idée apparaît à travers certains déguisements tandis que, pour la plupart, l'on ne décèle véritablement aucun rapport à ce sujet.

4.1 La chemise blanche

On a vu qu'au début du 19^e siècle, le déguisement le plus en vogue consistait à endosser une chemise blanche et à se coiffer d'un bonnet de coton. Plus tard, ces déguisés portaient en outre, en guise de masques, de vieux bas blancs troués à la place des yeux, du nez et de la bouche.

Après Charles Roumieux⁷², Arthur Massé confirme qu'on a voulu ainsi

s'amuser en ridiculisant d'un côté les Savoyards qui, armés jusqu'aux dents, ont pris piteusement la fuite devant les Genevois sortis à peine vêtus, de leur maison pour les combattre, et de l'autre, en singeant nos ancêtres courant dans les rues presque en chemise⁷³.

Ce détail sur la tenue des défenseurs de Genève est très souvent mentionné. C'est ainsi, par exemple, que sur l'air de «Jadis le Roi», de «La fille de Madame Angot», opéra-comique de Charles Lecocq créé en 1872, un auteur inconnu fait allusion à cette particularité vestimentaire des valeureux Genevois :

Le Genevois pris par surprise,
Le pan flottant, les jambes en l'air,
Combat sous sa simple chemise
Ces chevaliers bardés de fer⁷⁴.

Déjà dans la chanson de la *Belle Escalade*, parue en 1793, l'on parlait de ces défenseurs à peine vêtus :

L'alarme enfin se répandit,
Chacun d'un saut quitta son lit,
Et lorsqu'ils combattaient,
Sans culottes ils étaient.

On pourrait aussi considérer ces amples chemises comme autant de voiles blancs, tenue traditionnelle des fantômes, des revenants, symboles des ancêtres défunts, qui, à certaines périodes de l'année, retournent sur la terre pour mettre en déroute les influences maléfiques, pour chasser le noir cortège des esprits mauvais et apporter de la sorte

⁷² Comme note 13.

⁷³ Arthur Massé, «Echelles et canons», Genève 1882, 27.

⁷⁴ Cité dans Almanach du Vieux-Genève, 1947, 33.

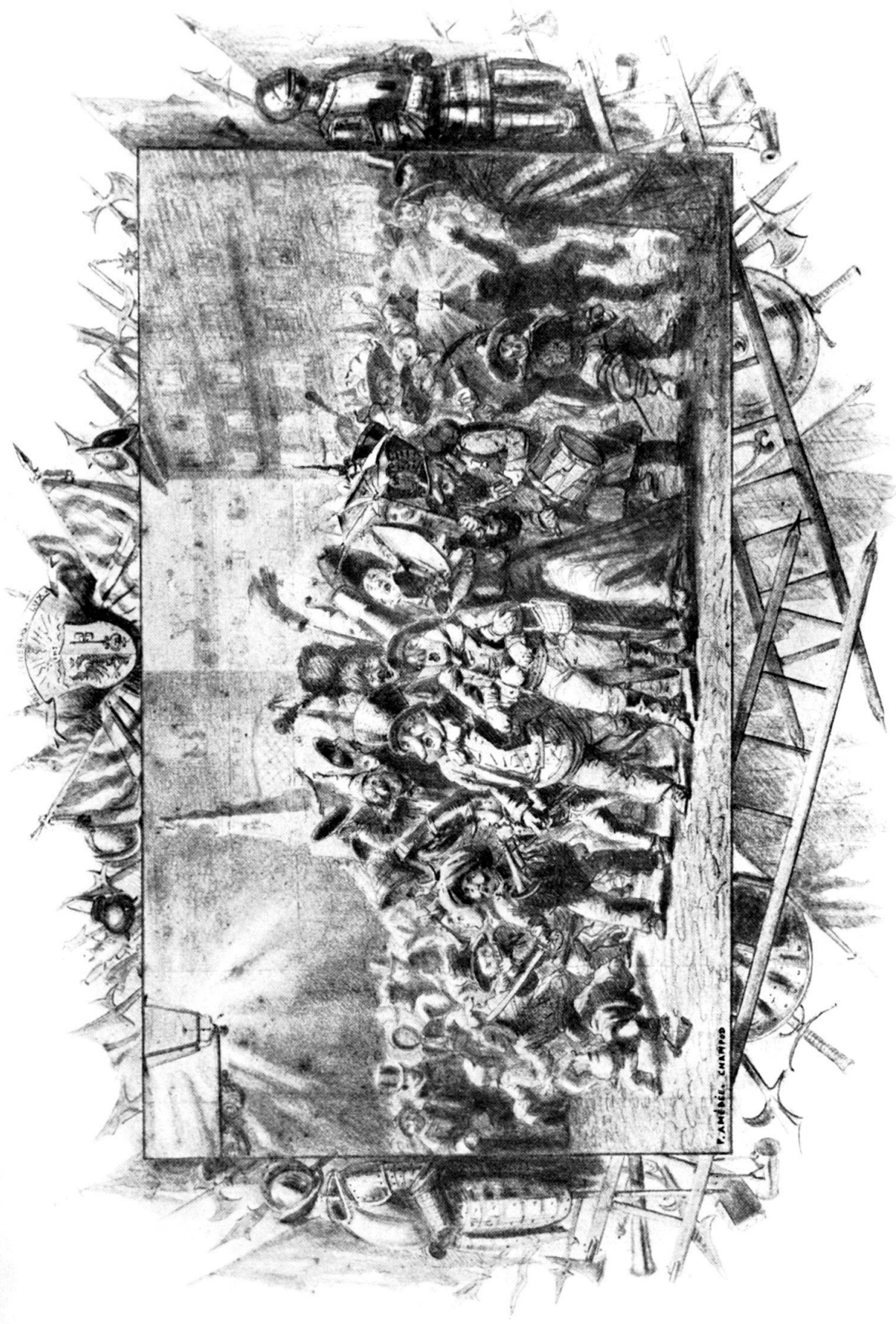


Fig. 1. – Anniversaire de l'Escalade à Genève, du 12 décembre 1861. Dessin de P.-Amédée Champod (1834–1913).

(Bibliothèque publique et universitaire de Genève)

libération et purification. Ces déguisés se rattacheraient alors aux théories de Karl Meuli⁷⁵.

Jusqu'au moment où il aura été possible d'établir qu'avant les mascarades de l'Escalade, soit antérieurement au milieu du 17^e siècle, l'on revêtait déjà chez nous des chemises blanches en temps de carnaval – comme c'est le cas en d'autres localités suisses et parfois à d'autres dates⁷⁶ –, il convient de s'en tenir à la version d'après laquelle, à Genève, ce déguisement entend bien évoquer les vaillants défenseurs de 1602.

4.2 Les paysans ou *pèdzous*

Un autre déguisement extrêmement répandu vers la fin du siècle était le costume jadis traditionnel des paysans. L'homme ou la femme qui le portait – car c'était également un travestissement – endossait une ample blouse bleue unie, enfilait un pantalon à carreaux rouges et blancs, se coiffait d'un chapeau rond. La chemise blanche avait un col cassé empesé dont les pointes recourbées étaient d'ordinaire exagérément longues.

A l'occasion, les hommes chaussaient des *bottes à sabot* (prononcez : *bott'à sabò*) dont les épaisses semelles de bois résonnaient sur le sol et dont les tiges de cuir, montant presque à mi-molet, regorgeaient de foin ou de paille, signe d'aisance. L'accoutrement était complété par divers accessoires tels que grosse canne ou bâton noueux, grand parapluie bleu, parfois encore panier débordant de légumes de saison, choux et poireaux.

L'idée ayant généralement cours veut que ce déguisement vise à ridiculiser les Savoyards. Mais d'aucuns soutiennent qu'il rappelle les espions venus dans la cité, avant l'Escalade, sous des vêtements de marchands d'œufs ou de beurre, pour mesurer la hauteur des remparts ou pour éprouver la vigilance des patrouilles⁷⁷.

Cette explication pourrait être admise sans réserve si l'on ne savait pas qu'au carnaval de Bâle, ce déguisement, attesté depuis la guerre franco-allemande de 1870–1871, est largement répandu, semblable à celui de nos *pèdzous*. Seul le couvre-chef diffère : le chapeau rond est remplacé, dans la cité rhénane, par le bonnet de coton blanc à mèche⁷⁸.

⁷⁵ Exposées notamment dans «Schweizer Masken», Zurich 1943, 44 et ss.

⁷⁶ Atlas de folklore suisse, Kommentar II, 273, 289 et 294.

⁷⁷ Henri Mercier, «Traditions populaires genevoises», dans «La Terre Helvétique», tome I, Neuchâtel s. d. [1931] 66.

⁷⁸ Atlas de folklore suisse, Kommentar I.4, 347, et Hans Trümpy, «Zur Geschichte der Basler Fastnacht», dans «Basler Nachrichten» du dimanche 12 novembre 1967 (n° 480) 27.

Ces déguisés sont appelés *Waggis*, sobriquet attribué aux Alsaciens, plus particulièrement aux habitants du Sundgau, région rurale de la pointe méridionale du Haut-Rhin. S'il entrerait dans cette dénomination quelque peu de mépris, il n'y avait en revanche aucune animosité de la part des Bâlois à l'égard de leurs voisins alsaciens avec lesquels ils entretiennent de fréquents et excellents rapports d'affaires, notamment au marché⁷⁹.

Sous d'autres dénominations que *Waggis*, ce déguisement est attesté ailleurs, notamment à Reigoldswil (BL), Hägendorf (SO), Zofingue (AG), Roggwil (BE), Granges (SO) et Büren an der Aare (BE)⁸⁰.

4.3 Les petits vieux et les petites vieilles

Dans ses souvenirs⁸¹, Charles Roumieux fait aussi allusion aux travestissements dénommés *petits vieux* ou *petites vieilles* que le populaire prononce *p'tits vieux*, *p'tit' vieilles*.

Ce procédé fort ancien, extrêmement simple et très universellement connu, présente toujours un aspect comique avant tout pour des raisons anatomiques qui, au reste, donnent matière à des plaisanteries souvent osées⁸². On échange les vêtements selon le sexe: les garçons s'habillent de robes de femmes, nippes empruntées à leurs grand-mères, tandis que les filles enfilent pantalons et vestes d'hommes souvent retournées pour en laisser apparaître la doublure blanche des manches. Sur la tête, on place la coiffure la plus cocasse pour corser le costume féminin et un tout vieux chapeau de feutre déformé pour achever l'habit masculin. Parce qu'il est simple, ce déguisement ne coûte pas cher⁸³ et, par conséquent, se voit beaucoup dans les rues de Genève, portés par ceux des enfants qui veulent absolument se déguiser à l'Escalade mais dont les parents peu fortunés ne possèdent pas les moyens de leur offrir ou de louer un costume de plus haut niveau.

On sait que, sous des noms divers, ce déguisement apparaît en maints endroits de notre pays⁸⁴ et que Karl Meuli le rattache également au monde des trépassés⁸⁵.

⁷⁹ Schweizer Volkskunde 14 (1924) 19 et aimable information de l'Institut suisse de folklore.

⁸⁰ Comme note 76, Kommentar I. 4, 344 (n. 1); II, 116 (n. 13) et 290.

⁸¹ Voir note 13.

⁸² Cf. Arnold van Gennep, «Le cycle cérémoniel de carnaval et de carême en Savoie», dans «Journal de psychologie normale et pathologique», 1925, 434, et «Manuel de folklore français contemporain», I. 3, 884.

⁸³ Comme note 22.

⁸⁴ Comme note 76, Kommentar II, 66, 81 (n. 15), 116 (n. 8), 288 et 290.

⁸⁵ Comme note 75, 73 et ss.

4.4 Les autres déguisements

Parmi les innombrables autres déguisés qui défilent dans les rues et auxquels font allusion les comptes rendus des journaux, on a remarqué sans doute :

a) les personnages bouffons issus de la pantomime, de la comédie ou de la farce : pierrots et pierrettes, arlequins et arlequines, colombines, polichinelles, folies, clowns ; ou bien encore d'un opéra en vogue : Méphisto, Faust et Marguerite⁸⁶ ;

b) les personnages pomponnés de la cour de France du 18^e siècle : Louis XV ou XVI, princesses, marquises, seigneurs, pages et mousquetaires, les bergères et les laitières vêtues de satin, poudrées et fardées, auxquels personnages se mêlent, sans souci de la chronologie, de jolies Merveilleuses et d'élégants Incroyables au langage affecté, comme aussi de robustes soldats ;

c) les personnages sortis de l'antiquité grecque, comme ce groupe de jeunes gens de 1884 ou les Saphos du 19^e siècle finissant ; les personnages en corrélation avec l'histoire du pays, les Vieux-Suisses, ou avec celle de Genève au temps de l'Escalade, Mère Royaume, Père Alexandre ou quelques moines qui foisonnaient dit-on dans les mascarades du vieux temps mais que « l'on ne voyait que de loin en loin, presque par exception » en 1902⁸⁷ ;

d) les représentants de métiers, tels ces marmitons, ramoneurs et débardeurs ;

e) tant d'autres encore, dont les bébés, Peaux-Rouges, pompiers de Nanterre, Belles de nuit, Jeanne d'Arc de l'Armée du Salut et animaux divers, êtres démoniaques s'il en fut.

Beaucoup de ces costumes étaient loués dans des commerces spécialisés, mais bien plus étaient confectionnés à la maison, par les mains habiles d'une bonne mère de famille ou par celles non moins expertes de jeunes filles désireuses d'aller au bal sous de merveilleux atours. Aussi les journaux du dernier quart du siècle publient-ils chaque année, au début de décembre, des réclames offrant aux meilleurs prix des tarlantes lamées ou unies, des percalines de toutes couleurs, des satins, des satinettes, des collerettes unies ou lamées, et certains accessoires comme des grelots, sequins, paillettes, ou encore mirlitons, tambourins et crécelles. Les marchands de tissus étalent les nuances les plus brillantes et les plus voyantes. Les posticheurs exhibent des masques

⁸⁶ L'opéra de Charles Gounod a été joué à Paris en 1859, la « Damnation de Faust » d'Hector Berlioz, en 1864.

⁸⁷ Alain de Becdelièvre, « L'Escalade de 1602 ; l'histoire et la légende », Annecy 1903, 61.

grotesques ou plaisants, offrent des chapeaux de pierrots et des per-ruques de Marguerite ou de clowns, ces dernières ayant trois toupets dont deux se situant sur chacune des tempes et le troisième sur le sommet du crâne⁸⁸.

5. Les masques

Quels sont les genres de masques que portent les déguisés? Les textes sont avares de descriptions, sans doute parce qu'à Genève, on l'a vu, les déguisements sont simples et communs.

Les porteurs de chemises blanches et de bonnets de coton de la première moitié du siècle ne devaient probablement pas avoir de masque. Ce n'est qu'assez tardivement qu'ils se sont mis sur le visage des bas blancs percés de trous à la place des yeux, du nez et de la bouche, ou des masques de carton pâte.

Les *pèdxous* ainsi que les *petits vieux* avaient de préférence des «masques-tricot à têtes comiques»⁸⁹, c'est-à-dire des masques de coton rose enveloppant la tête entière. Chez ceux-là, la calvitie était de rigueur, soulignée souvent par quelque toupet de crêpé roux ou gris, par quoi aussi étaient marqués les sourcils. Toujours volumineux, de formes diverses et variées, tombant, en bec de corbin, ou retroussé, en pied de marmite, le nez rubicond était fait d'une sorte de toile enduite de colle et peinte. Quelquefois, les *petits vieux*, mais surtout les *petites vieilles* portaient des masques de carton-pâte faits en série, eux aussi hauts en couleurs, dont le menton souvent remontait à la rencontre du nez busqué.

D'autres fois, le masque était tout simplement remplacé par un faux-nez de toile peinte ou de carton-pâte sur lequel chevauchait un lorgnon dépourvu de verres, bien entendu, et au-dessous duquel s'épanouissait une épaisse moustache.

Comme l'écrit Georges Buraud, avec ces masques burlesques, il s'agit «d'oublier le civilisé, de déchaîner jusqu'à la frénésie la grosse joie, l'esprit de farce, et de donner libre cours aux instincts bienveillants de la bête saouïe de santé, à l'appétit monstrueux de jouissance et d'universelle raillerie»⁹⁰.

Sans doute faut-il ranger dans la série des masques grotesques les «têtes d'animaux» et dans la catégorie des accessoires bouffons cette

⁸⁸ Voir par exemple la Tribune de Genève des 3, 5, 7 et 8 décembre 1902.

⁸⁹ La Tribune de Genève du 4 décembre 1902.

⁹⁰ Georges Buraud, «Les Masques», essai, Paris 1948, 77.

«casquette-marmite de la Mère Royaume» en carton solide, créée par la maison Lapelleterie, au Molard⁹¹.

Alors que les pierrots étaient traditionnellement enfarinés, les yeux cernés de noir et un grain de beauté posé légèrement au-dessous de la pommette gauche, pierrettes, arlequins, colombines et autres, hommes ou femmes, portaient le plus souvent un loup noir, ne cachant que le haut du visage mais laissant voir une bouche harmonieusement dessinée au crayon de rouge à lèvres. Parfois, ce loup était semblable à celui qu'on voyait à Venise, c'est-à-dire agrandi par une légère étoffe de soie ou par une dentelle fine qui pendait jusqu'à cacher le menton.

Enfin, telles princesses ou bergères, tels Incroyables ou marquis préféraient au masque un maquillage soigné mettant de la flamme dans le regard.

Il est clair que le masque variait en fonction du lieu où se rendait le déguisé. Le masque burlesque était presque exclusivement réservé à la rue, tandis que le domino – comme on désignait souvent, improprement, le loup – se portait aussi bien dans la rue qu'au bal.

6. Le comportement et les actions des déguisés

On a vu que le nombre des déguisés mêlés à la foule varie d'une année à l'autre. A la fin du siècle, J. Copponex l'a noté :

A partir de huit heures, [...] la foule envahit les principales artères, car il est de tradition de sortir en famille ces soirs-là.

Le public bon enfant ne se lasse pas d'emplir la chaussée, riant aux lazzis et secouant la neige des confettis qui le poudre à frimas. Indifférent au brouillard glacé qui givre les fourrures, il fait cent fois le même chemin, retourne aux mêmes exhibitions, sourit aux mêmes boniments jusqu'à ce que l'heure tardive lui fasse réintégrer de force le domicile⁹².

Et c'est ainsi qu'on déambulait de Rive à la plaine de Plainpalais où les forains avaient monté leurs baraques de toile pour y présenter tel phénomène, où ils avaient installé un cinématographe, une ménagerie, des carrousels, des tirs et tant d'autres métiers. En 1898, la Tribune de Genève écrit que

malgré le ton criard des carrousels fin de siècle, atrocement bariolés, le coup d'œil était assez intéressant, le soir surtout. [Les déguisés] passaient et repassaient sans cesse devant les innombrables miroirs de ces machines tournantes⁹³.

Le goût évoluant sans doute, ce même journal note quatre ans plus tard que, sur la plaine de Plainpalais où les forains ont fait de superbes affaires,

⁹¹ La Tribune de Genève du 4 et du 5 décembre 1902.

⁹² Comme note 43, 143.

⁹³ Comme note 32.

les carrousel étaient, pour une fois, agréables à voir, grâce à leur clientèle extraordinaire de joyeux déguisés, tournant dans des flots de lumière électrique⁹⁴.

Posant plus particulièrement son regard sur les déguisés, J. Copponex observe que :

On se bouscule, sans grand enthousiasme du reste, à découvrir quelques pierrots enfarinés, noyés dans la cohue. Au hasard d'une trouée, on aperçoit çà et là le satin moiré des costumes, à la lueur pâle des réverbères ou sous la nappe de la lumière tombant des vitrines. Parfois, les rangs s'ouvrent devant un grand seigneur mélancolique, promenant ses airs nobles et ennuyés dans ce milieu bourgeois. De turbulents monômes de clowns vernis et glacés serpentent dans la masse compacte qu'ils aveuglent de confettis. Une fanfare charivarique, avec son transparent, marche en tête d'un cortège hétéroclite, ramassis de tous les genres carnavalesques, assemblage innommable de *petits vieux* lamentables, de couples en hailons, de masques sordides et de pompiers de Nanterre⁹⁵.

Cependant, dans les bonnes années, quand les déguisés sont nombreux, la gaité se met de la partie et avec elle le tapage qu'elle implique.

Dans les Rues-Basses, les *pèdzoûs* frappent le sol et les murs de leur lourd bâton ou de leur canne, des groupes passent sous la conduite d'une fanfare jouant faux, avec des instruments discordants, fifres, mirlitons, tambours et trompettes. Des enfants s'en donnent à cœur joie soufflant dans des cuivres bosselés, tappant sur de vieux ustensiles de cuisine, faisant un *tredon du diable*, « tintamarrant avec leurs grelots secoués et le bruit mat des vessies gonflées frappant le sol »⁹⁶.

A Genève, au moment de l'Escalade, comme ailleurs en temps de carnaval, les déguisés sont maîtres de la chaussée et font du bruit, beaucoup de bruit, menant un véritable charivari.

Ceux qui ne possèdent aucun « instruments de musique » forment des bandes bruyantes qui se faufilent dans la foule. Ce sont d'effrénées farandoles chantées sur l'air de la *Belle Escalade*, à la recherche de jeunes couples d'amoureux qu'on encercle jusqu'au moment où les deux prisonniers s'embrassent sous les acclamations des déguisés qui, bien vite, repartent à la poursuite d'autres victimes.

Les paysans burlesques, eux, se chamaillent en *anglais de Thonon*, en patois. Ou bien l'un d'entre eux se postant au haut de l'escalier du Musée Rath, à la place Neuve, commence à débiter son discours : « *Yè mè, Fanfoué, qu'arrive de Viuz aoué Diozet...* ». Il harangue la foule hilare qui l'écoute et à laquelle il conte ou rappelle certaine aventure advenue à l'une des notabilités de la ville.

Dans les cafés aussi l'on s'amuse. Des bandes de masques, hommes et femmes, esquissent des farandoles autour des tables, entrant par

⁹⁴ Comme note 44.

⁹⁵ Comme note 43, 143.

⁹⁶ Comme note 43, 143.

une porte et sortant par une autre, bousculant quelque peu les clients pour aller recommencer un peu plus loin. Aussi les gens pratiques, ceux qui redoutent la froidure d'une nuit de décembre, s'en vont-ils s'installer au chaud, dans les cafés et les brasseries où ils sont sûrs de passer une soirée agréable, les déguisés ne se faisant pas faute de parcourir l'un après l'autre les principaux établissements publics aux fins de se montrer ou d'intriguer leurs amis⁹⁷. Vrai est-il en effet qu'il n'est pas rare que, sous l'incognito de son accoutrement, un *pèdzou* interpelle l'une de ses connaissances et la plaisante d'une voix contrefaite mais assez forte pour que toute l'assistance l'entende. Dans ces railleries se retrouve le besoin qu'a l'individu d'extérioriser, derrière un faux visage, des sentiments qu'il dissimule dans la vie courante en raison des convenances, des règles de vie sociale.

Elles sont innombrables les anecdotes du genre de celle que relate un journal humoristique de 1901 : Le soir de l'Escalade, un client du café du Léman est attablé comme tout un chacun en compagnie de son épouse. Ils attendent le passage des déguisés. En voilà justement deux qui entrent, l'un en *Savoyard*, l'autre en *Allemand*. Le premier, à la voix de femme, commence à lutiner le mari. L'épouse s'inquiète, s'impatiente, tente en vain de s'interposer, se fâche même et ... s'en va furibonde, au moment où le *pèdzou* enlève son masque et laisse ainsi apparaître un mâle visage aux fortes moustaches⁹⁸ !



(Tiré du *Guguss*, 1901)

Fig. 2. – «Chine» dans un café en 1901. (Déguisés au premier plan, de g. à dr.: Allemand, paysan et clown.)

⁹⁷ Comme note 24.

⁹⁸ *Guguss*, 1901, 157.

Quant aux enfants, de la même manière qu'ils allaient, entre 1830 et 1845, «chanter dans les cafés et chez les pâtisseries, récoltant ainsi un ou deux florins qu'ils se partageaient»⁹⁹, ils se rendaient, à l'aube du 20^e siècle, chanter la *Belle Escalade* dans les cafés et y quêter quelques piécettes d'argent qu'ils dépensaient traditionnellement en crème fouettée¹⁰⁰.

7. Conclusions

Si l'on considère l'évolution des mascarades de l'Escalade à la lumière des textes cités ici et des circonstances économiques et politiques de la vie genevoise, l'on peut faire les constatations qui suivent.

Durant l'annexion (1798–1813) et pendant le premier tiers du 19^e siècle, seuls, ou presque, les enfants se déguisent. À cette époque, la situation économique est mauvaise. La fortune et l'aisance diminuent; aucune construction n'est mise en chantier par les autorités. Il en est de même au cours des années qui suivent immédiatement la Restauration, d'autant qu'alors Genève vit la grave crise provoquée par l'afflux des stocks accumulés par l'Angleterre durant le blocus continental de 1806 à 1814.

Bien qu'à partir de 1830 les conditions s'améliorent, ce ne sont toujours que les enfants qui se déguisent.

Le milieu du 19^e siècle marque un moment important de l'histoire genevoise :

Les événements politiques et les phénomènes économiques, étroitement imbriqués, agissant et réagissant les uns sur les autres, le parachèvement de la révolution politique et la révolution industrielle en marche [sont] en passe [...] de modifier profondément le visage de la cité et du canton¹⁰¹.

La démolition des fortifications, décidée en 1849, dépouille Genève de sa ceinture de force et lui permet de se développer en tous sens, de s'ouvrir définitivement au courant moderne¹⁰².

Dès lors, la population de la ville de Genève s'accroît sans cesse à une cadence assez rapide non pas du fait du taux de sa natalité qui demeure l'un des plus bas connus, mais surtout en raison de la puissance d'assimilation et d'attraction qu'elle exerce¹⁰³. De 24 886 habitants

⁹⁹ Comme note 13, 153.

¹⁰⁰ Emile Vuille, «On habitait les Pâquis», dans *Almanach du Vieux-Genève*, 1967, 101.

¹⁰¹ Antony Babel, «Un siècle d'histoire économique de Genève; 1850–1950», dans *Bulletin de l'Institut national genevois*, tome 58 (1953) 98.

¹⁰² Guillaume Fatio, «Genève à travers les siècles», Genève 1900, 150.

¹⁰³ Comme note 101, 99.

que compte la ville en 1812, on passe à 31 238 en 1850 et à 59 437 en 1900¹⁰⁴.

Sans doute la prospérité n'est-elle pas sans lien aussi avec la création par Napoléon III, en 1860, de la *grande zone*, territoire représentant les trois quarts du département de la Haute-Savoie, peuplé d'environ 150 000 habitants, qui place la ville de Genève au centre d'une région avec laquelle elle entre en étroits rapports économiques et le demeurera jusqu'en 1914¹⁰⁵.

Or c'est également à partir du milieu du siècle que les mascarades progressent. En 1857, on voit dans les rues de nombreux déguisés de tous âges¹⁰⁶.

Ainsi, de même que les mascarades apparaissent au milieu du 17^e siècle, à un moment où Genève connaît l'expansion économique, où l'on se dispute bientôt la main-d'œuvre pour aller jusqu'à faire appel à des ouvriers *papistes*¹⁰⁷, de même voit-on les mascarades se développer tout au long de la seconde moitié du 19^e siècle. Durant cette période, Genève connaîtra des phases alternées de dépression – mais de courte durée – et de prospérité, courbe qu'épousera assez bien, avec ses hauts et ses bas, la célébration populaire de l'Escalade.

Cette extension des mascarades n'est pas attestée seulement par le nombre des déguisés et l'élargissement de leurs classes d'âge, chacune de celles-ci ayant d'ailleurs son heure tacitement reconnue pour les réjouissances – de la tombée de la nuit jusque vers 8 heures pour les enfants et dès cette heure jusqu'au petit matin pour les adultes –, ce développement se distingue par l'amélioration constante de la qualité et de la richesse des costumes. Alors qu'au début ceux-ci sont d'une simplicité extrême, l'on note, dans le dernier quart du siècle, une diversité plus grande des déguisements – d'où tendance à les louer chez les costumiers – et une recrudescence du bruit dans les rues, ce qui va jusqu'à provoquer la réaction de 80 citoyens en 1898.

Au fur et à mesure que Genève perd son caractère de gros bourg entouré d'une large région rurale, que Genève s'urbanise, les déguisements se mondanisent. Ceux de type campagnard ne sont plus les seuls. Les déguisements s'affinent et l'on voit apparaître en quantité toujours plus grande les arlequins, colombines, marquis ou bergères aux toilettes distinguées, non pas seulement dans les rues, mais

¹⁰⁴ Chiffres communiqués par le Service cantonal de statistique.

¹⁰⁵ Comme note 101, 114.

¹⁰⁶ Comme note 15.

¹⁰⁷ Anne-Marie Piuz, « Recherches sur le commerce de Genève au 17^e siècle », dans Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, tome 42 (1964) 377.

davantage dans les concours et les bals parés et masqués qui se multiplient et remportent des succès grandissants.

La foule qui, dans les dernières décennies du 19^e siècle, encombre les Rues-Basses, ne comporte pas que des citadins. Bon nombre de gens s'en viennent des quartiers périphériques ou de Carouge et descendent même de la campagne. En effet, ce n'est guère qu'après la commémoration du 3^e centenaire de l'Escalade que les masques sont apparus progressivement dans les villages genevois, en particulier dans ceux du nouveau territoire, c'est-à-dire des communes cédées soit par la France, en 1813, sur la rive droite du lac et du Rhône, soit par la Savoie, en 1816, sur la rive gauche, des bords de l'Hermance, au nord, à ceux de la Laire, au sud, régions dont la population était essentiellement catholique. Au demeurant, tout au long du 19^e siècle genevois, l'antagonisme entre citadins et campagnards, entre protestants et catholiques romains, reste sensible constamment. Et lorsque des gens de la ville vont se promener dans les communes réunies, il n'est pas rare que les enfants scandent à leur intention :

Genevois, quand j'te vois,
Je vois l'diabl' devant moi¹⁰⁸.

En 1886, à l'occasion de l'Escalade, un quotidien signale que

les plus récentes recherches historiques de l'excellent M. Gaberel, qui est arrivé à prouver que nos bons voisins de Savoie n'ont pris aucune part au coup de main de 1602, ont dû faire impression sur notre population¹⁰⁹.

La conséquence n'est pas que les habitants des territoires autrefois savoyards commémorent l'Escalade avec plus d'ardeur, non, c'est le contraire qui se produit: l'Escalade «s'en va», les masques sont de moins en moins nombreux, de plus en plus grotesques et l'on n'entend même plus le vieux refrain de la *Belle Escalade*!¹¹⁰

Il faut attendre 1902, année où toutes les confessions s'unissent pour célébrer le 3^e centenaire de l'Escalade dans une même ferveur.

Les protestants se réunissent à Saint-Pierre. Pour les catholiques romains, la grand-messe a lieu au Sacré-Cœur où, selon le R. P. Alain de Becdelièvre, elle est

¹⁰⁸ Le rythme en est le suivant :

$\frac{2}{4}$


 Ge-ne - vois, quand j'te vois, je vois l'diabl' de-vant moi

¹⁰⁹ Comme note 23

¹¹⁰ Comme note 23.

un cri de reconnaissance poussé vers Dieu par les fils catholiques d'une cité demeurée libre. Ils ont célébré, modestement comme il sied à des persécutés d'hier que l'Etat n'a pas encore ouvertement reconnus, l'indépendance de leur pays¹¹¹.

Et plus loin, cet auteur ajoute :

Ils ont loué le Dieu qui, pour patrie, leur [a] donné une cité libre et franche¹¹².

Les catholiques nationaux (dénommés aujourd'hui catholiques libéraux) assistent à une messe solennelle d'actions de grâce à Saint-Germain. Quant aux israélites, ils ont un service à la synagogue dans l'après-midi, sous la présidence du grand rabbin¹¹³.

Dans toutes les communes, qu'elles appartiennent à l'ancien ou au nouveau territoire, les autorités civiles locales organisent des manifestations dans lesquelles on magnifie la patrie et qui, en maints endroits, s'achèvent par un grand feu de joie. La célébration du 3^e centenaire de l'Escalade ne joue pas qu'un rôle capital dans le rapprochement de tous les Genevois, malgré les troubles sociaux du moment, elle resserre également les liens qui les unissent aux habitants des communes savoyardes limitrophes. On va même, à Avusy, jusqu'à chanter à l'issue de la cérémonie l'hymne suisse et ... «La Marseillaise»!¹¹⁴

¹¹¹ Comme note 87, 53.

¹¹² Comme note 87, 127.

¹¹³ La Tribune de Genève des 12 et 13 décembre 1902.

¹¹⁴ Divers numéros de la Tribune de Genève, du 14 au 18 décembre 1902.